

## Deux nouvelles Two Short Stories

Alain Thomas

Number 17, 2023

Perspectives sociolinguistiques variationnistes du français en situation de contact des langues

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1107306ar>

DOI: <https://doi.org/10.21083/nrsc.v2023i17.7598>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

University of Guelph, School of Languages and Literatures

ISSN

2292-2261 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Thomas, A. (2023). Deux nouvelles. *Nouvelle Revue Synergies Canada*, (17), 1–8.  
<https://doi.org/10.21083/nrsc.v2023i17.7598>

Article abstract

These two short stories published posthumously testify to Alain Thomas' interest in the experiences of the French during the Second World War. In "Sursis" an amiable postal carrier shares his appreciation for being alive after the trauma he endured and "Les Pieds vers la France" recounts, from the point of view of Daniel Thomas, the author's father, his escape from a German POW camp.

© Alain Thomas, 2023



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## Deux nouvelles d'Alain Thomas

### Sursis

Le vieux Camille était d'un naturel particulièrement aimable et joyeux. Souvent dans son jardin potager ou devant son établi, il fredonnait un air d'autrefois, comme si les vicissitudes de la fortune n'avaient eu aucune emprise sur son tempérament. Il est vrai que la vie lui avait apporté beaucoup de satisfactions, à commencer par une famille nombreuse qui venait souvent lui rendre visite dans sa campagne profonde. Son emploi de facteur rural lui avait permis de rencontrer du monde et d'interrompre momentanément la solitude des fermières de la région, qui attendaient impatiemment leur courrier, seul contact avec l'extérieur en dehors du marché hebdomadaire. Il était souvent invité à s'arrêter 'une petite minute' pour prendre un café, surtout les jours où il apportait un chèque de la Sécurité Sociale, et la quantité de 'goutte' qu'on lui versait habituellement — pas de 'café de bonne sœur' comme à Paris dans sa campagne à lui — déliait vite les langues, la sienne en particulier. Il repartait éméché mais heureux et plus ou moins insensible aux côtes et aux vents contraires qu'il allait rencontrer en pédalant jusqu'à la ferme voisine, tout préoccupé qu'il était par la nouvelle rumeur qu'il venait d'apprendre ou par la réaction de son hôtesse au dernier secret du village qu'il venait de révéler. Cela pouvait considérablement rallonger sa tournée et le faire rentrer en plein milieu du dîner, ce qui n'était pas sans irriter sa femme (« Où est-ce que t'as encore été traîner ?! »). Mais il paraît aisément le coup en souriant énigmatiquement et en livrant immédiatement le plus cocasse des secrets du jour, pour le plus grand plaisir de sa famille ébahie.

Ces longues visites chez les fermières de la région avaient bien sûr fait circuler des rumeurs et il y en a plus d'un qui lui trouvait une ressemblance avec 'le gars Mimile', fils de 'la maîtresse Verrault du bas du bourg', chez qui il s'arrêtait souvent. Mais il réagissait toujours par un mutisme amusé, laissant courir les rumeurs et planer le doute, satisfaisant ainsi à la fois sa famille, qui n'avait aucune preuve concrète de délit, et les machos du coin, admiratifs devant les prouesses discrètes de l'un des leurs : « C'est tout de même un sacré bonhomme, le père Camille ! ». Le brave homme butinait ainsi de personne en personne, le sourire aux lèvres, toujours bien accueilli partout et prêt à y aller d'une petite chansonnette à la première provocation, surtout si c'était tard le soir et après plusieurs cafés bien arrosés.

Son heureuse complexion et son détachement des choses graves ne l'empêchaient pas de prendre au sérieux les rares loisirs qu'il pouvait se permettre. Gare à celui qui aurait la mauvaise idée de tricher pendant la belote, ou qui aurait mal mesuré la distance entre le but et son palais au cours d'une partie de 'galoche', un dimanche après-midi ! Pas question de plaisanter non plus pendant les discussions sur la chasse, où il était souvent fait mention de ce @\$& de marquis, qui refusait d'ouvrir ses terres aux chasseurs du village. Mais ce sérieux-là était ponctuel et ne s'étendait pas aux autres domaines de sa vie, qui restait légère et satisfaite en toute occasion. Pourtant, Camille n'avait-il pas perdu deux de ses enfants ? N'avait-il pas dû subir plusieurs disputes familiales, dont le passé collaborateur de sa fille aînée pendant l'occupation allemande ? Bref, n'avait-il pas eu sa part de malheurs et, en particulier, n'avait-il pas combattu pendant la Grande Guerre celle qui avait répandu la dévastation et la mort autour de lui et qui ne faisait certes sourire personne ?

« Eh bien, justement, dit-il un jour que la famille l'interrogeait là-dessus et qu'il était d'humeur à la confidence, c'est la guerre qui m'a transformé. J'y suis allé à reculons, peureux comme pas un, et si on ne m'avait pas mis la baïonnette au derrière, je n'aurais jamais traversé la Marne pour aller au front. Quand tu es sur un pont improvisé avec un barda de vingt kilos sur le dos et que tu ne sais pas nager, tu n'en mènes pas large... Évidemment, on m'a vite fait sentir que ce n'est pas avec des poltrons de mon espèce qu'on allait gagner la guerre ! Ridiculisé et mort de peur, j'étais convaincu que la première bombe ennemie serait pour moi. Et c'est effectivement ce qui est arrivé.

Sauf que la bombe m'est tombée entre les jambes pendant que j'étais assis par terre et qu'elle a tué les deux copains à côté de moi, sans me laisser d'autre souvenir que quelques éclats dans la peau (et même pas dans les parties sensibles, sinon vous ne seriez pas en train de m'écouter aujourd'hui, vous autres...). Après une semaine d'hôpital à Saint-Etienne, j'étais démobilisé et bon comme un son neuf. J'aurais dû mourir ce jour-là, mais le destin en a voulu autrement. Depuis ce temps-là, je ne m'inquiète plus de rien parce qu'il ne peut rien m'arriver de pire. Je suis en sursis ; on m'a donné la vie en prime. Autant en profiter, laisser les inquiétudes aux autres et être agréable aux gens de bonne volonté.

Mais tout ça, ça me donne soif ! André, va donc chercher une bouteille de cidre bouché à la cave... Non, attends, apporte-nous plutôt du champagne; ça vaut bien ça !

## Les pieds vers la France Récit d'évasion de Daniel Thomas

**Daniel Thomas, le père d'Alain, ne lui a jamais parlé de la guerre jusqu'à ce qu'il lui rende visite au Canada. Un ami de la famille a commencé à interroger Daniel sur ce qui s'était passé et il a raconté, à la grande surprise d'Alain, comment il s'était échappé d'un camp de détention allemand. Ainsi, en cadeau à son père, Alain a écrit ce récit du point de vue de son père.**

Le 3 septembre 1941 restera pour moi le symbole de la liberté.

Déjà quinze mois de captivité, quinze mois rongés d'espoir de retrouver mon pays et les miens. Que de ragots en tous genres nous avons entendus, que de brimades nous avons supportées avant de se décider à faire la belle !

Depuis un certain temps, on étudiait le problème discrètement, autant du côté des gardiens que de celui des camarades P.G. qui connaissaient les réactions du commandement allemand après une évasion. Il fallait prévoir, le temps, les provisions, faire réparer nos chaussures avant le départ, enfin penser à tout un tas de petits détails qui pouvaient être lourds de conséquences. Les chances de succès étaient bien minces et on ne manquait pas de nous le rappeler pour nous ôter l'envie de partir. Dieu sait combien cela peut jouer dans l'esprit d'un prisonnier. Mais plutôt risquer sa peau qu'endurer la captivité pendant des mois encore, des années peut-être, d'autant plus qu'à l'époque les Allemands étaient aux portes de Moscou et ne donnaient aucun signe d'essoufflement. Pour ceux qui n'ont pas connu cette épreuve, il est difficile de se faire une opinion exacte de l'ambiance qui régnait parmi les prisonniers.

L'idée me trottait dans la tête depuis déjà longtemps. J'avais réussi à mettre la main sur une carte de la région que j'avais trouvée dans un magazine, mais un gardien me l'avait prise dans mon paquetage au cours d'une des fouilles que l'on faisait au commando pendant les heures de travail. Inutile de dire que la surveillance est devenue plus stricte à partir de ce moment-là et, comme j'étais déjà le souffre-douleur de la femme du Bourgmestre chez qui je travaillais (elle me mettait souvent au pain sec quand les choses n'allaient pas à son goût), cela n'a pas arrangé les choses. J'avais fait part de mon intention à mon collègue de travail à la ferme - les autres membres du commando travaillaient ailleurs à Krähenberg, le village de la Forêt Noire où on nous avait envoyés - et, quelque temps avant le jour J, on avait pris l'habitude d'oublier à tour de rôle une veste ou autre chose dans la grange ou le fournil. Les gardiens n'y prenant pas trop ombrage, on en profitait pour pénétrer dans le local où se trouvait le surplus des colis qu'on avait reçus de France et qu'on se partageait d'un commun accord. De temps en temps, je sortais une boîte de conserve en douce pour la mettre dans la musette cachée sous le foin dans la grange. Paul faisait de même, imité ensuite par les camarades qui avaient décidé de partir avec nous. On avait ainsi rassemblé suffisamment de vivres pour les premiers jours. Il ne restait plus qu'à partir...

A cause de la surveillance des gardiens, il n'était pas question de partir ensemble. Nous avons donc convenu d'un lieu de rendez-vous, auquel je devais arriver le dernier, muni de la précieuse musette. Ce jour-là, parce qu'il faisait très beau, beaucoup d'entre nous avaient rentré du foin du fond de la vallée jusqu'à une heure avancée du soir, attendant avec impatience la fin d'une journée qui n'en finissait pas. Après le dîner et un « *Gute Nacht* » à tous, nous sommes rentrés au commando comme d'habitude. L'inattention des gardiens, hypnotisés par les tours de carte d'un camarade complice, m'a permis de serrer la main pour la dernière fois de ceux qui avaient préféré rester en captivité et de passer chercher la musette avant de m'élancer vers la liberté. Arrivé au point de rendez-vous, je me suis rendu compte qu'il manquait Emile. Est-ce qu'il se serait dégonflé à la dernière minute ? J'ai décidé de retourner au commando, laissant sur place ma musette et mon sac à scories à moitié plein de pommes de terre cuites. Avec d'innombrables précautions, j'ai fini par atteindre une petite fenêtre du fournil qui donnait sur la cour du commando. Les éclats de voix et les quelques mots que je pouvais reconnaître m'ont vite fait comprendre que l'alerte était donnée et qu'il fallait déguerpir au plus vite. De retour au point de rendez-vous, je me suis retrouvé seul avec ma musette. J'ai pris la direction dont nous avions convenu et dévalé la pente en direction de Wiesbaden pour retrouver mes trois copains, qui m'attendaient sur l'autre pente dans un champ de pommes de terre. Le groupe avait déjà perdu un de ses membres et nous n'étions plus que quatre.

Au départ, on s'était mis d'accord pour se dispenser en deux groupes. Paul devait rester avec moi, alors que Charles, Henri et Emile allaient tenter l'aventure de leur côté. Mais devant l'absence de ce dernier, on a décidé de rester ensemble, sous mon commandement, avec l'intention de marcher seulement la nuit, en vertu du bon vieux principe qui veut que tant qu'on n'est pas vu, on n'est pas pris.

Nous voilà donc partis en terre étrangère, sans montre, ni boussole, ni carte. Heureusement, mon service dans un groupe franc, avant ma captivité, m'avait appris à prendre des risques mesurés et, comme je venais de la campagne, j'avais un assez bon sens de la direction. Mais il faut reconnaître que l'entreprise était plutôt risquée, ce dont nous étions tous très conscients. Autrement dit, on n'en menait pas large. Pourtant, la sensation de liberté nous donnait des ailes et, en tous cas, il n'était pas question de rebrousser chemin.

Après avoir gratté sur nos cuisses et dans le dos de nos vestes les lettres KG (« *Kriegs Gefangener* », c'est-à-dire prisonnier de guerre) qui nous auraient immédiatement identifiés en cas de contact avec la population, nous avons

évité un premier village pour filer en direction de Homburg et Zweibrücken. Les difficultés n'ont pas tardé à se présenter. En traversant une voie ferrée, on tombe sur un aiguilleur, qui se met à courir après nous. Je donne l'ordre de lui envoyer une volée de pierres. Heureusement, il abandonne la poursuite en gueulant comme un âne. Premier incident qui nous fait redoubler de prudence.

La lune étant dans son premier quartier, la nuit est trop noire dans les bois. On décide de camper. Nous sommes dans une région accidentée et très fortifiée, les arrières de la ligne Siegfried, encore pleine de garnisons et de jeunes en formation pour le front russe. Plus tard, pour la première fois, nous passons la nuit sans verrou, mais on dort mal, à cause du froid et de l'inquiétude. Dans la journée, on se cache dans les coins boisés et éloignés des routes. Le soir, après avoir fait le point avec le soleil couchant et s'être contentés d'un maigre repas (le sac de pommes de terre a dû être abandonné dans la rencontre avec l'aiguilleur), nous reprenons notre marche dans les champs labourés en direction de la ligne Siegfried. De part et d'autre, il y a des pancartes : « *Achtung!* », mines. Nous tombons en face d'un blockhaus, puis d'une grande pièce d'eau. Comment traverser ? Nous trouvons finalement une passerelle en bois qui mesure au moins 50 mètres de long. Je quitte mes chaussures pour aller observer ce qui se passe de l'autre côté : un énorme ouvrage en béton, ou rien ne bouge. Je fais venir les copains, qui traversent sans bruit et me suivent sur une petite route coincée entre une falaise et l'eau. Nous avons à peine fait 100 mètres que l'un d'entre nous entend marcher, puis courir dans notre direction. Il faut encore prendre la fuite et se cacher sur une hauteur, dès que l'endroit le permet. Quelques moments plus tard, je donne un petit coup de sifflet de ralliement et nous nous retrouvons tous les quatre, sans avoir pu identifier le ou les poursuivants. Revenus de nos émotions, nous repartons pour nous arrêter un peu plus loin, à quelques mètres de la célèbre ligne Siegfried. Nous choisissons un énorme buisson d'épines noires pour ne pas être vus pendant la journée et, conformément à la chanson, nous y étalons nos chaussettes russes, qui nous seront d'ailleurs volées par un paysan revenant des champs et que l'on s'est bien gardés d'interpeller, malgré notre supériorité numérique. Discrétion avant tout...

La troisième nuit nous trouve en sol lorrain, sur les bords de la Sarre, ce qui ne veut pas dire que la partie est gagnée. D'abord, deux d'entre nous ne savent pas nager et la recherche d'un passage finit par diviser le groupe. Les opinions commencent à diverger sur la direction à prendre, après les nombreux contours qu'il a fallu faire pour éviter les nombreux villages frontaliers, les champs de mines, les camps militaires et les terrains d'aviation. Les trois copains décident de traverser une passerelle, au-dessus d'un barrage qui alimente un moulin. Arrivés dans la cour du moulin qu'ils trouvent fermée, évidemment, la porte extérieure donnant sur la route, ils se font pourchasser par des chiens de garde qui leur laissent à peine le temps de faire demi-tour. Revenus à l'endroit où j'étais resté aux aguets, ils reconnaissent leur erreur et nous reprenons la route ensemble, le long de la rivière. Il y a bien quelques rares barques, mais elles sont toutes cadenassées, on devine pourquoi...

Au bout d'un certain temps, on entend un bruit de musique venant d'un endroit inconnu. On se dit que, si c'est un village, il doit bien y avoir un pont pour traverser la rivière. En s'approchant un peu, on se rend compte qu'il s'agit de la ville de Sarreguemines, que Henri et moi connaissons bien. Bonne surprise, d'autant qu'on ne savait pas trop où on était, les bornes kilométriques ayant toutes été peintes en blanc. Avec précaution, nous montons sur la route, après avoir abandonné nos bâtons et autres objets compromettants, et rectifié nos musettes, pour ne pas être trahis par le clair de lune. Nous comprenons alors que la musique provient d'une fête en l'honneur de je ne sais quel saint ou quelle victoire allemande (c'était la vogue à l'époque). C'est pour nous l'occasion rêvée de traverser le pont en nous mêlant à la foule, ce qui est fait sans problème. Mais, une fois arrivés à l'autre bout, nous nous retrouvons en pleine ville, face à une caserne : ce n'est pas le moment de perdre son sang-froid. Nous décidons alors de nous mettre au pas en colonne de trois et moi sur le côté pour défilier franchement devant la guérite, avec le luxe d'un salut militaire à la sentinelle, qui n'a certainement pas compris. Mais l'heure n'est pas aux explications et, en forçant l'allure, nous atteignons rapidement l'autre bord de la ville, pour prendre, littéralement, la clef des champs.

Quelques kilomètres plus loin, en passant près d'un village, nous rencontrons un groupe de jeunes qui sortent probablement du cinéma. L'un d'eux nous siffle, croyant reconnaître un de ses amis. Nouvelle fuite. Décidément, il n'y a pas moyen d'être tranquilles...

Arrivés sur des anciens postes français aux abords de la ligne Maginot, nous décidons de camper dans le coin, pour pouvoir respirer un peu. Erreur. Nous sommes réveillés par des bruits de camion, de trompette et, peu de temps après, par des tirs de mortier ; il y a même des obus qui viennent éclater près de notre petite cachette. Le malheur a voulu que nous nous installions dans ... un champ de tir. Il faut donc déguerpir une fois de plus et chercher un endroit plus calme. Nous arrivons devant une immense plaine vallonnée et décidons de nous arrêter au milieu d'un champ où la récolte n'a pas encore été rentrée. Chacun choisit une gerbe d'orge ou d'avoine pour passer l'après-midi tranquille, jusqu'au moment où nous sommes dérangés par deux tracteurs avec chariots qui commencent à charger les gerbes. On reconnaît des prisonniers parmi les travailleurs, mais ils sont accompagnés de civils et il faut quitter les lieux une fois de plus. Nous retombons alors sur d'anciens avant-postes français ; la ligne Maginot n'est donc pas loin. Nous la traversons près de Rembach à plusieurs reprises, ce qui sème le doute sur notre orientation, mais nous savons que les forts ne sont pas en ligne parce qu'ils ont été implantés suivant les hauteurs du terrain et qu'il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter. Les croix blanches à l'entrée de certains villages nous rappellent que l'ennemi n'est pas rentré comme dans un moulin.

Après la quatrième nuit, il faut de nouveau songer à se cacher. Nous nous arrêtons près d'un bois qui n'est pas assez touffu à notre gré. En coupant quelques branches, on arrive à se fabriquer une sorte de taillis qui devrait nous protéger des regards indiscrets. Pourtant dans l'après-midi de ce beau dimanche, on entend marcher dans notre direction. Il y a là trois hommes qui cherchent quelque chose par terre, sans doute nos traces. Les deux premiers passent de chaque côté de notre petit camp, mais le troisième nous découvre. « Was ? » s'exclame-t-il, surpris. Le panier qu'il porte à la main nous indique qu'il cherche, non pas des prisonniers évadés, mais des champignons, tout bêtement. Il appelle ses deux collègues, en polonais probablement, puisque beaucoup de Lorrains indésirables avaient été chassés de leur ferme et remplacés par des Polonais favorables au régime nazi. Ils nous invitent à les suivre, ce que nous refusons évidemment en leur faisant comprendre qu'à trois contre quatre, ils auront beaucoup de mal à nous persuader de le faire. Le plus jeune va chercher du renfort, que d'ailleurs nous ne verrons jamais car, pendant ce bref échange, nous avons remis nos chaussures, bouclé les musettes et pris en vitesse la direction de l'ouest, sans que les deux autres aient pu nous retenir. Ce nouveau sauve-qui-peut nous fait perdre un des nôtres, que l'on retrouvera heureusement dans la soirée, et nous amène une fois de plus dans les tranchées. Je décide de poursuivre encore un peu et on finit par s'arrêter en haut d'une colline surplombant les alentours, ce qui nous permet de constater que nous sommes recherchés. Il y a en bas, en effet, des gens à cheval qui cherchent quelque chose et qui toucheraient volontiers la prime promise s'ils pouvaient nous mettre la main dessus (hélas, on en est arrivé là...).

En plus de tous ces problèmes, il nous faut maintenant régler celui de la nourriture, car nos musettes sont vides. Heureusement que nous sommes en septembre, mois des fruits, et que les routes sont bordées d'arbres fruitiers, comme le savent tous ceux qui ont traversé la Lorraine. Le Grand Reich a bien peint les bornes en blanc et rebaptisé les villages en allemand pour nous dérouter, mais il n'a pas pensé à faire surveiller les arbres fruitiers...

La nuit venue, nous repartons, mais cette fois pas reposés. Henri suggère qu'on aille voir une garde-barrière qu'il connaît près de Morange, mais vu que la Lorraine est en territoire allemand et que les employés ont souvent changé, les autres préfèrent continuer à travers champs, en direction de Benestrof. Pour éviter de monter sur un remblai de chemin de fer, nous passons sous un petit pont, faisant ainsi fuir, à notre grande surprise, un garçon et une fille qui se trouvaient là. Nous décidons tout de même de continuer, contournant un village et filant en direction d'une forêt.

Soudain, un coup de sifflet. Nous nous mettons immédiatement à plat ventre. Puis deux autres. Je décide d'aller voir ce qui se passe avec Paul, les autres restant en arrière près de nos musettes. On arrive sur une petite route; deux ombres surgissent et nous demandent en mauvais allemand où nous allons. Ayant repéré le nom du village que nous avons évité et sachant le nom de l'autre en face, nous leur expliquons que nous venons de voir des camarades d'un commando et que nous retournons dans le nôtre. Ils n'ont pas l'air très convaincus, mais l'heure étant avancée, ils nous donnent l'ordre de rentrer, ce que nous faisons sans nous faire prier. Tout de même, cette rencontre nous paraît louche et nous décidons de faire volte-face et de les interpellier à notre tour. Ils sont deux et nous quatre, on verra bien... À quelques pas, j'annonce le but véritable de notre voyage. Incroyable mais vrai, nous sommes tombés à l'endroit exact où une filière s'était fixé rendez-vous. Nous nous serrons la main et apprenons les détails de la rencontre : un passeur doit les prendre à ce moment et à cet endroit précis pour les conduire à Morange et, grâce à la complicité du chef de gare, les mettre dans un wagon plombé en direction de Paris. Nous sommes même invités à profiter de l'occasion. Il ne reste plus qu'à aller chercher les deux camarades restés à plat ventre dans l'herbe pour leur annoncer la bonne nouvelle. Et c'est là, au moment où tout va pour le mieux, que nous perdons Henri : croyant que nous nous étions fait prendre, il s'est enfui, se séparant de nous pour toujours.

La réception improvisée par nos deux nouveaux copains a pour nous l'effet d'un banquet inespéré : deux énormes casse-croûte pour nous remettre d'aplomb et deux litres de bon vieux pinard français qu'on vide à cinq et qui, dans notre état d'épuisement, nous assomme complètement. De toute évidence, nos amis sont mieux traités que nous à Krähenberg. Ils travaillent aussi dans une ferme où on leur répète que ça ne mérite pas le coup de rentrer en France et que, de toute façon, les autorités françaises remettent les évadés aux Allemands (ce qui arrivait parfois, mais pas d'une façon générale). Devant l'absence du passeur et après mûre réflexion, on décide de se quitter. Malgré l'heure tardive, les amis peuvent encore rentrer à la ferme sans difficulté, alors que, dans notre commando à nous, on était bouclés et surveillés toutes les nuits. La vie de prisonnier est loin d'être uniforme.

Repartis en direction de Morange, nous arrivons aux abords de Dieuze, que je connais un peu. Comme il y a des étangs dans la région, on va pouvoir faire un brin de toilette, mais il faudra faire attention aux nombreux marécages, particulièrement traîtres la nuit. Nous décidons de camper dans un terrain en friches, sur une petite hauteur qui, au lever du jour, nous fait découvrir les alentours. Mais la faim se fait de plus en plus sentir ; les casse-croûtes de la surprise-partie sont déjà loin et on ne peut pas marcher longtemps le ventre vide. Je décide dans l'après-midi de descendre sur la route qu'on aperçoit de notre campement, après avoir recommandé à Paul et à Charles de ne pas bouger. Ce dernier n'étant pas des plus hardis, on ne sait jamais ce qu'il ferait seul en cas de pépin. Je descends donc vers la route, évitant un faucheur au passage - heureusement, comme on le verra plus tard - et je me dirige vers un croisement. Devant une petite maison, il y a un vieil homme qui m'a observé. Quarante ans après, je le vois encore devant sa porte à deux battants, le haut ouvert. L'arrivée d'un autocar et la descente des passagers (des carriers, si je ne me trompe) me rappelle à la prudence ; je fais semblant de lacer mes souliers en attendant qu'ils s'éloignent. Je regarde la pancarte : « Vicq, 25 km. ». C'est bon.

En repassant devant la petite maison, le vieillard me fait signe d'entrer. Je m'approche, hésite un moment avant de suivre son conseil. Au bout de quelques instants, j'ai repris confiance ; c'est la première fois que je rencontre un civil français. Il me raconte en peu de temps pourquoi il n'a pas quitté son pays natal : propriétaire de sa maison et d'un lopin de terre, il ne voyait pas l'intérêt de partir, surtout à son âge. Il n'attend plus rien, mais il est resté français d'âme et de cœur. À mon tour, je lui explique ma situation et lui dis que j'ai deux copains qui m'attendent près du village. Il m'offre un verre de vin et me donne un fromage et trois casse-croûtes pour le voyage. Avant de partir, il me met en garde contre le faucheur, un chasseur de primes, et m'indique le nom d'un fermier qui serait susceptible de nous faire passer la frontière à 30 kilomètres de notre sixième halte. Je remonte donc la pente espérant que les copains ne sont pas allés rôder du côté du chasseur de primes. Heureusement, personne n'a bougé, la fatigue aidant. Nous dévorons nos casse-croûtes sur-le-champ avec, si mes souvenirs sont bons, une petite bouteille due à la générosité du vieux Lorrain. Peu importe, d'ailleurs, puisqu'il y avait toujours moyen de se désaltérer dans les cours d'eau qu'on traversait (je n'ai jamais trouvé l'eau claire aussi bonne). Ce qui comptait vraiment, c'était la « bouffe ».

Nous pensions bien arriver en France cette nuit-là, mais 30 kilomètres à travers des tas d'obstacles, ça ne se fait pas tout seul, surtout quand on marche dans des chaussures détremées par la rosée du matin. Arrivés à quelques km de Vicq, nous tombons sur un canal bien gardé, un détail que le vieux Lorrain n'avait pas mentionné (il ne le savait probablement pas). Décidément, les « doryphores » sont vraiment partout. Comme Charles ne sait pas nager, il faut lui fabriquer un radeau avec des piquets cassés aux clôtures. Paul et moi, flambant nus (une fois n'est pas coutume), faisons d'abord passer les musettes et les vêtements, pour revenir ensuite chercher notre camarade, qui attend avec son paquet de piquets sous les bras. En le tirant avec un fil de fer barbelé, on réussit à lui faire traverser le canal, non sans mal. Il faut maintenant se remettre en route pour trouver une cachette, car le jour commence à pointer.

Nous nous arrêtons dans un énorme buisson d'épines au beau milieu d'un pré, pas très loin de la ferme indiquée par le vieux et que nous avons enfin repérée. Mais il faudra attendre la nuit pour s'y présenter, à cause du va-et-vient des gardes-frontières et de l'armée en général. Je me souviendrai toujours de cette journée où les bêtes, ayant senti notre présence, n'ont pas arrêté de beugler autour de nous. Et pour comble de malheur, il n'y avait pas une seule vache dans le troupeau que l'on aurait pu traire pour calmer la faim qui recommençait à nous tirailler les tripes et l'esprit.

Enfin, la nuit est arrivée, la septième du voyage et, en principe, la bonne. Je laisse les copains planqués près de la ferme et je m'aventure dans la cour. J'aperçois le fermier à côté de la porte, en train de discuter avec deux soldats, fusil en bandoulière. Je prends un balai au hasard, pour avoir l'air occupé, et je rentre dans une grange qui se trouve à ma gauche, à 20 mètres. Une fois la porte refermée, j'essaie d'épier ce qui se passe par la planche, mais je ne vois rien. Heureusement, j'entends les soldats passer sur leurs vélos. C'est le moment d'aller parler au fermier, qui m'a sûrement remarqué, vu qu'il se trouvait de face et les soldats de dos quand j'ai fait irruption dans sa cour. Je lui fais part de mes intentions et commence à lui expliquer comment nous sommes arrivés chez lui. Il m'interrompt brusquement : « Pars tout de suite, ils vont revenir. La frontière est à 4 km, dans cette direction ». Le geste est précis et le ton impatient. Je lui demande tout de même s'il ne pourrait pas me donner un peu à manger, mais sans succès : « Sauve-toi tout de suite ». Je rejoins les copains pour leur annoncer les mauvaises nouvelles. C'était la deuxième fois que nous étions déçus de la sorte et, si la défection du passeur ne nous avait pas beaucoup affectés parce que l'occasion était tout à fait inattendue, ce nouveau contretemps nous atteignait au plus profond de nous-mêmes. Nous avons beaucoup marché pour trouver cette ferme et le contact espéré allait terminer cette aventure qui commençait à tourner au vinaigre. Nous étions complètement démoralisés et, cette nuit-là, j'ai bien cru que nous allions nous rendre aux autorités, si près du but... Pour comble de malheur, il n'arrêterait pas de pleuvoir et, dans la nuit noire, on voyait mal les obstacles à éviter. Les fossés étaient souvent trop larges pour être enjambés facilement et on n'arrêta pas de retomber dedans, trempés jusqu'aux os.

Transis et rompus de fatigue, nous décidons de prendre la route, malgré les risques que cela comporte. Une patrouille inattendue nous oblige à nous remettre à l'eau pour éviter d'être repris. Heureusement, elle passe à quelques mètres de nous sans nous voir et nous pouvons repartir en marchant sur la berme. Les quatre km prévus ont été couverts depuis longtemps et la frontière n'est toujours pas en vue. Inutile de continuer dans ces conditions ; mieux vaut se reposer en attendant que le temps s'améliore. Nous nous arrêtons dans un taillis pour nous changer et mettre les quelques habits plus ou moins secs qui restent dans nos sacs. Je retrouve dans ma musette la culotte du fils du bourgmestre, que je porte chaque fois qu'il faut faire sécher ma tenue kaki. Elle va m'être très utile pour me déplacer de jour : faite de velours côtelé beige, assorti à ma veste de chasseur alpin, elle est de taille idéale et me donne cet air mi-civil mi-militaire très prisé à l'époque. Mais, pour prouver au monde que je suis à la mode, il faut d'abord passer la frontière et c'est là, comme on dit (et pour rester dans le domaine du vêtement) une autre paire de manches. En attendant, il n'y a qu'à essayer de dormir, blottis les uns contre les autres à cause du froid.

Le lendemain, le 11 septembre, c'est mon anniversaire. Quel cadeau merveilleux ce serait si je pouvais revoir la France le jour de mes 23 ans ! Après avoir passé une mauvaise nuit, nous reprenons notre route. Heureusement, il fait beau et le soleil va pouvoir sécher nos vêtements, du moins les miens et ceux de Paul, car Charles a pris la précaution de pendre sa capote et sa musette avant de plonger dans le fossé pour éviter la patrouille, et ses affaires sont déjà sèches. Nous déménageons donc dans une clairière pour profiter du soleil au maximum. Mais nous avons toujours le ventre vide... Je décide alors de partir seul en reconnaissance, en direction de la supposée

frontière, pour préparer un plan d'action pour la nuit et peut-être trouver un peu de nourriture. À la sortie d'un taillis, je découvre avec soulagement un champ de vigne en friches qui me permet de goûter un peu au raisin local. De retour dans le taillis qui devient de plus en plus épais, je dois casser une branche de temps en temps pour retrouver mon chemin, à la manière du Petit Poucet. Comme cette exploration ne mène à rien, je fais demi-tour en direction de la clairière. Je débouche sur un grand fossé et un chemin pierré qui me font redoubler de prudence et je m'aperçois alors que je me trouve presque entre deux guérites gardées par des soldats de service qui font le va-et-vient sur la frontière. Nous y sommes donc enfin arrivés, à cette fameuse frontière ! Mais je n'ai pas le temps de m'endormir sur mes lauriers, car il y a un troisième soldat qui vient de sortir avec un chien et là, c'est moins drôle. Demi-tour en vitesse. Je reviens vers notre campement : plus personne ! L'inquiétude me gagne. Heureusement, je retrouve mon sac, puis ceux de mes camarades ; mais ou diable sont-ils passés ? Je me cache et attends. Au bout d'un moment, j'entends marcher ; je lève la tête et reconnais mes deux gaillards. Le sourire aux lèvres, ils ont trouvé du raisin mûr. Contents du coup, on se met à table, si l'on peut dire. Je leur fais comprendre leur imprudence et leur raconte l'épisode des guérites. Il n'y a pas de vin pour célébrer mon anniversaire, mais le raisin est au moins un pas dans la bonne direction. Nous retrouvons Charles dans le taillis, plus mort que vif. Plus tard, je n'ai pas pu m'empêcher de lui faire remarquer que, si on réussissait, ce ne serait pas grâce à lui. J'ai parfois eu peur de mourir, moi aussi, mais dans ce genre de situation, je gardais toujours mon sang froid.

Ce carré de vigne allait finir par nous attirer des ennuis. Il fallait donc changer de place, d'autant plus que Charles avait aperçu un chien en se dressant pour s'enfuir. Dès le crépuscule, nous nous remettons en route. Nous suivons ensemble le parcours que j'ai balisé plus tôt en coupant des branches, et nous arrivons comme prévu près des deux guérites. Brusquement, j'entends marcher derrière moi. Je me cache derrière un arbre pour en savoir plus long. C'est un civil, probablement un paysan du coin, qui passe franchement la frontière. Très aimable à lui de nous montrer le chemin. Je reviens un peu en arrière pour retrouver mes camarades, qui l'ont vu passer, eux aussi. Il ne nous reste plus qu'à faire de même, après avoir marqué un temps d'arrêt dans le fossé qui borde le chemin pierré. Nous foulons enfin le sol de France...

De peur d'être poursuivis et emportés par l'euphorie, nous traversons champs et pâturages en courant, voyant à peine les vaches tellement il fait noir. Nous décidons enfin de faire halte et, pour éviter de repartir le lendemain dans la mauvaise direction, surtout en cas de danger, nous nous couchons tous les trois côte à côte, les pieds vers la France.

Le lendemain, nous démarrons au petit jour, pour la première fois, et nous décidons d'emprunter les routes : finis les champs humides et les barbelés à enjamber. Nous traversons Arracourt sans s'y arrêter, malgré la faim qui nous tenaille. Si près de la frontière, on ne sait jamais. L'omniprésence de l'ennemi nous est rappelée par le passage d'un side-car allemand qui nous oblige à jeter les sacs au fossé et à faire semblant de s'occuper du bétail qui, par chance, se trouve justement là. Heureusement, les motards n'ont pas l'air de s'intéresser à nous et nous pouvons reprendre nos musettes et continuer notre chemin. Eh oui, chaque jour et chaque nuit, il fallait faire face à des tas d'imprévus de ce genre, que j'ai malheureusement oubliés depuis longtemps ou qui ne méritent pas d'être mentionnés ici (la charge d'un taureau malveillant, par exemple).

Au village de Hemville, nous faisons halte dans un lavoir sur les bords de la Moselle pour nous raser, nous débarbouiller et changer de tenue. La mienne étant la plus présentable, je pars seul en quête de nourriture. Les quelques civils que je rencontre n'ont pas l'air de me remarquer ; je me risque donc à demander où se trouve la boulangerie, qui, par malheur, n'est pas encore ouverte. Comme la faim se fait durement sentir, je me permets d'entrer dans le fournil, où je trouve un jeune mitron de 18-20 ans. Il me paraît digne de confiance et je lui raconte mon histoire. Je suis bien tombé : il me donne immédiatement une boule et un camembert, en refusant mon argent. Mais quand je lui demande où on pourrait se reposer, il me souffle qu'il ne faut surtout pas essayer ici, parce que la patronne couche avec un officier allemand... Ça commence bien ! C'est le premier Français que j'aborde et voilà tout ce qu'il a à me dire. Je suis absolument écoeuré. Devant mon désarroi, le mitron me suggère aimablement de me rendre à une ferme des environs où on héberge des évadés. Je le remercie d'une fraternelle poignée de mains en me demandant si j'aurai assez de jambes pour aller là-bas. Après avoir retrouvé les copains et cassé la croûte avec eux, le moral remonte sensiblement et nous partons en direction de la ferme, à Deuville, un nom que je n'oublierai jamais. Pensant encore à la trahison de la boulangère, je traîne un peu plus que d'habitude. Il faut dire aussi que je commence à en avoir assez de prendre tous les risques pour le groupe, alors que je serais probablement plus loin si j'étais parti tout seul.

Enfin, nous voilà arrivés au portail de la ferme, accueillis par les chiens. Le patron sort et, sans rien dire, nous fait signe de rentrer dans la grange, où la paille nous sert de lit improvisé. Il vient nous rendre visite peu de temps après pour nous annoncer que le café arrive et que, quand tout le personnel aura rejoint son boulot, on ira casser une petite croûte à la maison. Au chaud dans la paille, café, casse-croûte : pour nous, c'est l'Amérique ! Le café en question n'est que de l'orge grillée, mais c'est chaud et offert de bon cœur. Nous passons plus tard à la maison, comme prévu. Charles y est plus dans son élément qu'à travers monts et vallées. Boulanger de son état, il a toujours été plus fort en paroles que nous, simples ouvriers. Avec la plus grande gentillesse, le fermier règle nos problèmes vestimentaires en nous donnant quelques effets civils et il nous fournit l'argent et les renseignements nécessaires pour prendre le train le soir même à Lunéville. Il reste donc quelques gens bien en France ; c'est tout de même rassurant.

Nous arrivons à la gare dans l'après-midi, après 11 kilomètres de marche. Je vais prendre les billets pendant que Charles et Paul commandent trois petits verres de vin blanc, pour célébrer notre arrivée en France. À 4 heures, nous sommes en route pour Nancy, dans des wagons différents, par précaution. C'est samedi ; il y a pas mal de monde dans le train et surtout des soldats allemands qu'on croyait partis en Russie. À Nancy, nous apprenons qu'il faudra attendre nos correspondances vers Paris et St-Quentin jusqu'à quatre heures du matin. Plutôt que de rester dans cette gare infestée d'Allemands, nous décidons qu'il vaut mieux sortir en ville et passer le temps dans un café. En discutant avec le patron, on apprend qu'il y a un centre d'hébergement qui pourrait nous prendre, mais, une fois rendus là-bas, on nous annonce qu'il est réservé aux soldats allemands. Nous revenons donc au café, mais là on ne peut pas nous héberger non plus parce que nous n'avons pas de carte d'identité. Le problème qui explique ces démarches, c'est qu'il y a un couvre-feu à 11 heures, et que la rue devient encore plus dangereuse que la gare à partir de cette heure-là. Il ne faut pas oublier que, sans papiers, nous sommes faits comme des rats au premier contrôle d'identité. C'est arrivé à de nombreux évadés qui ont dû attendre la fin de la guerre à Rawaruska, dans un camp de concentration. Il y avait sûrement à Nancy des gens qui auraient pu nous fournir des papiers, mais qui ? Et certainement pas en quelques heures. Nous décidons alors de retourner à la gare, plutôt appréhensifs. Ironiquement, c'est avec les soldats allemands que nous allons passer la soirée, en nous faisant passer pour des travailleurs volontaires se dirigeant vers Berlin. Je souris encore quand je nous revois en train de chanter « Lili Marlene » avec nos « *Gute Kamaraden* » allemands, un verre de champagne à la main. S'ils avaient su...

Nous ne pousserons tout de même pas le zèle jusqu'à repartir en Allemagne. Nous quittons discrètement nos nouveaux 'amis' pour reprendre le train. C'est là que nous nous séparons de Paul, qui s'en va vers St-Quentin. Dans la matinée du 13 septembre, nous arrivons sans embûche dans une petite gare à deux km du village de Charles. À la descente du train, il trouve sa belle-sœur venant lui expédier un colis. Il lui dit de le laisser partir - ce sera pour les copains - et la prie de ne rien dire à personne pour qu'il puisse faire la surprise à sa femme. Elle retourne donc au village en vélo (je la vois encore partir ; les roues ne touchaient pas terre) pendant que nous faisons le chemin à pied. Mais il n'est pas évident qu'elle ait tenu sa promesse, car à l'entrée du village, nous sommes accueillis en grande fanfare par la famille, les amis, le curé, et le maire, avec les bouquets de circonstance. Ça fait tout de même chaud au cœur. Le banquet qui a suivi était du même calibre et il fallait voir l'esprit de sincère fraternité qui présidait à ces heureuses retrouvailles. Seuls nos estomacs n'étaient pas prêts pour la fête. Charles a dû passer deux jours au lit à la suite d'une indigestion et moi, je m'en suis tiré avec de la diarrhée. C'est tout de même bon de se retrouver dans un vrai lit.

Le lendemain, j'ai passé un télégramme à ma cousine, qui avait été pour moi une sœur à chacune de mes permissions (une par année de service ; nous n'étions pas gâtés). Je lui demandais de l'argent pour essayer de rentrer à Paris. Trois jours plus tard, je quittais mon camarade Charles, en compagnie du meunier, qui retournait à Chaumont en camion. Pour arriver en zone occupée, il a fallu que je passe la zone rouge dans un sac à farine. À la gare de Chaumont, il y avait un contrôle sévère à cause du sabotage récent d'un train plein d'hommes et de matériel en partance pour Moscou. J'ai donc dû me taper 7 km à pied pour me rendre à Villiers-le-Sec, dans la Meuse. Mais pour y arriver, il fallait traverser un viaduc gardé de chaque côté. En arrivant tranquillement à pied, j'avais remarqué qu'un gamin était passé en vélo sans se faire arrêter. Je l'arrête et lui dis avoir oublié ma carte, en espérant qu'il m'escorterait sur le viaduc pour que je puisse aller la chercher. Mais il propose d'aller la chercher lui-même, ce qui ne fait pas mon affaire, évidemment. Devant son obstination, il me faut trouver autre chose. Je finis par me tirer d'affaire en sortant de mon portefeuille une carte d'assurance sociale et une photo que je réussis à coller dessus. Je vais droit à la sentinelle, un « vieux » d'une quarantaine d'années, et lui présente ma carte. Il vérifie la ressemblance de la photo et conclut : « *Social, gut* ». Je lui fais un salut et en route ! À l'autre bout, l'autre sentinelle me regarde passer comme une vache avec le train et je peux ainsi continuer vers la gare sans difficulté.

Manque de chance, il n'y a plus de trains pour Paris aujourd'hui. Je commence à sympathiser avec le chef de gare qui me prouve, par ses réactions à mon histoire de sentinelles, qu'il n'est pas de leur côté. Cela m'encourage à lui raconter ma situation véritable. Il en est tellement ému que c'est tout juste s'il ne m'embrasse pas. Il fallait voir à l'époque la fraternité qu'il y avait entre certains Français, à côté de la boulangère de Hemville qui couchait avec un officier allemand pendant que son mari était prisonnier. Le chef de gare m'emmène le soir au restaurant du coin et j'ai droit à l'hébergement gratuit, avec café copieusement arrosé le lendemain matin, en compagnie du patron et du chef de gare. Eux aussi, c'était des hommes. Pas des tueurs, mais du beau monde.

J'arrive enfin à Paris, gare de Lyon. En descendant à contre-voie, j'interpelle un employé qui est en train de vérifier les essieux, pour trouver un moyen d'éviter les contrôles. « Je vais te sortir, mon pote » ! C'est un vrai titi parisien, de la bonne espèce. Aussitôt dit, aussitôt fait ; je le remercie au café du coin, avant de me diriger vers le métro. Ça fait plaisir de voir qu'il n'y a pas eu trop de casse dans ma ville natale. Mais avec des croix gammées partout et des « doryphores » dans tous les coins, l'atmosphère n'est plus tout à fait la même...

Je décide d'aller chez ma tante, à la Porte Clignancourt. Personne. Heureusement, la voisine a la clef et je peux ainsi prendre une douche et remettre les vêtements de ma dernière permission, qui remonte à Noël 1939. Je suis donc tout neuf quand ma tante et ma sœur se présentent à la porte, après avoir fait leur marché. Je les revois encore, bouché bée, ne sachant pas trop ce qui leur arrivait. Quand mon oncle est rentré du travail un moment plus tard, il s'est déclaré fier du coup. Comme beaucoup d'anciens combattants de 14-18, il avait mal digéré la défaite de 40 et mon évasion le vengeait un peu.



Malgré le plaisir des retrouvailles, il a fallu que je quitte Paris, à cause des fréquentes visites de la police allemande, qui se doutait que j'allais passer chez ma tante. J'ai donc décidé de me cacher en zone libre, en Sologne, où j'avais passé mon adolescence. Cela ne veut pas dire que j'ai pu relâcher ma vigilance, mais après la traversée du Cher à la nage, j'ai pu enfin vivre en relative tranquillité, et ceci jusqu'à la fin de la guerre, après quoi je me suis installé dans la Sarthe, où je réside encore aujourd'hui.

De passage à Paris, j'avais envoyé une carte aux copains de Krähenberg, pour leur annoncer la bonne nouvelle. Je ne savais pas que mes camarades d'évasion avaient tous été repris : Emile au départ du commando, Henri peu après l'épisode du réseau de passeurs, Paul dans le train après nous avoir quittés à Nancy et Charles bêtement dans son fournil. Tous les quatre se sont retrouvés au camp de représailles de Rawaruska, en Pologne, où on leur a fait regretter d'avoir tenté la belle. Peut-être que j'aurais dû partir seul, après tout. C'est en tout cas une expérience que je n'oublierai jamais.

Le Mans, décembre 1983